

LES ÉCRIVAINS CANADIENS
EN FRANCE

Le *Monde*, de Paris, a commencé récemment à publier une série d'études sur les écrivains canadiens. L'auteur de ces études est M. Paul de Cazes. Nous extrayons de cette série l'article qui concerne M. L.-O. David.

LA LITTÉRATURE AU CANADA

L.-O. DAVID

M. L.-O. David n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Monde*, car, en plusieurs occasions, nous avons eu à citer le nom de cet écrivain au style souple et gracieux, à qui nous avons fait pour eux des emprunts assez notables.

M. David, quoique jeune encore, écrit depuis longtemps. Pour lui, écrire est une passion, presque une nécessité. Il a écrit de tout et un peu sur tout. Il a fait du journalisme militant; il s'est appliqué, plus d'une fois, à disséquer les questions les plus abstraites; mais il semble se complaire plus particulièrement dans les études de genre où brille avec plus d'avantage la spécialité qui le caractérise.

M. David est un peu à la littérature ce que Boucher était à la peinture.

Car, de même que les sujets de pastorales du peintre à la mode, du règne de Louis XV—où des bergers en culottes de soie et en pourpoints brodés d'or faisant vis à vis à des bergères aussi peu vêtues que l'étaient, à cette époque, les grandes dames de la cour, dansaient sur l'herbette fleurie aux regards ébahis d'une légion de petits moutons blancs et frisés, au cou orné de rubans de satin rose—ne sont pas strictement académiques au point de vue de l'art sévère, de même la phrase de M. David, guillerette, bien tournée, agréable à l'œil et à l'oreille, n'est pas toujours construite, peut-être, d'après les règles rigoureuses que la docte assemblée des *Quarante* prétend imposer à la grammaire.

M. David n'est réellement lui-même que quand il peut, sans inconvénient, lâcher la bride à son imagination. Sa plume hésite et n'a plus la même vivacité d'allure chaque fois qu'elle doit s'attaquer au froid réalisme des questions de la vie pratique. La satire la mieux aiguë perd de son mordant, habillée dans les phrases pomponnées et tirées à quatre épingles. Quoique journaliste distingué, pendant plusieurs années, l'article politique n'est point son fait. Comme l'hermine de la fable, il lui répugne peut-être de se lancer tête baissée au milieu de ce borborygme littéraire dont les souillures s'attachent si fortement parfois à la personne de celui qui s'y risque, que jamais, quoi qu'il fasse ensuite, il ne parvient à s'en laver complètement.

* *

Ce que M. David a fait de mieux, c'est, sans contredit, une série d'esquisses biographiques canadiennes qui ont été publiées à différentes époques dans des journaux de Montréal. Il a eu dernièrement l'excellente idée de les réunir toutes—il y en a vingt et une—en un fort joli volume in-octavo de trois cents pages, auquel il a donné le titre : *Biographies et Portraits*.

De ces biographies, très-soignées quant au fond et à la forme, j'emprunterai deux portraits d'évêques : ceux de Mgr. Bourget, l'évêque démissionnaire de Montréal, et de Mgr. Fabre, qui vient de s'asseoir à sa place sur le trône épiscopal de ce diocèse. Les silhouettes rapides que M. David trace de ces deux éminents prélats offrent aujourd'hui un double intérêt : d'abord en ce qu'elles donneront une idée de la nature du talent de l'auteur comme biographe et comme portraitiste, et aussi en raison de la question d'actualité qui s'y rattache.

Le portrait de Mgr. Bourget, par lequel nous commencerons, a été publié pour la première fois en 1872 :

Soixante et treize ans, trente-quatre d'épiscopat et cinquante de sacerdoce. Les cheveux blancs comme l'aube dont il se revêt pour l'office divin, lisses et soyeux, les yeux bleu-pâle, le regard doux et placide que donnent la vertu et l'habitude de la méditation; le front haut, saillant, tous les signes de l'énergie dans le haut de la physionomie, et de la

douceur dans la bouche, dans le sourire qui erre presque constamment sur ses lèvres; le teint frais et coloré de la jeunesse; une figure qui rayonne, tant le sang qui l'anime est riche et abondant; quelque chose de diaphane, illuminé par une douce lumière; une voix pénétrante, dont le timbre métallique et monotone a quelque chose de plaintif.

Tempérament sanguin, vif et nerveux, qui se traduit par des mouvements saccadés quand il marche, et par un changement continu de position lorsqu'il est assis. Taille moyenne, mais assez forte; peu de chair, mais de bons muscles, une organisation physique délicate et vigoureuse en même temps; une attitude modeste; une physionomie pleine de douceur, de bienveillance et de recueillement qui frappe l'homme le plus indifférent et le force à s'incliner avec respect; type accompli que l'artiste, voulant peindre la vertu sous des traits humains, devrait prendre pour modèle. Combien de fois, à la vue de certains tableaux représentant quelques-uns des hommes vénérés par l'Église, n'avons-nous pas entendu dire: "Comme ce portrait ressemble à Mgr. Bourget!"

Caractère doux, aimable, affable, modeste, timide même, et cependant capable de résolutions les plus énergiques, d'entreprendre les choses les plus difficiles, les luttres les plus sérieuses.

Aimant à rire et à plaisanter, et sachant le faire avec délicatesse; conversation enjouée et intéressante. Esprit vif et délié, qui doit plus au travail qu'à la nature, recherchant le beau et le vrai. Imagination ardente, qui embellit de fleurs exquises les douces émanations de sa foi et de sa piété. Plusieurs des mandements de Monseigneur sont des œuvres remarquables, où la justesse des aperçus et l'énergie du raisonnement se mêlent aux agréments du style, aux poétiques inspirations de la Religion et de la Patrie.

Religion et Patrie! On sent en quelque sorte les battements de son cœur lorsqu'il parle de ces deux choses sacrées; on comprend que, pour elles, il est prêt toujours à faire les plus grands sacrifices.

* *

Un an plus tard, à l'occasion de l'élevation à la dignité épiscopale de Mgr. Fabre, qui avait été en même temps choisi comme coadjuteur de Mgr. Bourget, M. David trace une rapide esquisse des principaux traits de la physionomie morale et physique de l'évêque titulaire actuel du diocèse de Montréal :

Mgr. Fabre est d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, mais bien proportionnée. Malgré un léger embonpoint, il a de l'aisance et de la distinction dans le maintien, de la grâce dans tous ses mouvements. Sa physionomie est douce, affable, vive et presque toujours souriante; on n'y trouve aucune aspérité, rien de triste ou d'anguleux; tout y respire la bonté et inspire la confiance et la sympathie. La tête forte et le front découvert porteront bien la mitre.

Il y a, dans tout ce qu'il fait, un heureux mélange de simplicité, d'élégance, de dignité; un cachet de bonne éducation qui séduit admirablement à un évêque. Il est né prêtre et gentilhomme.

C'est le lieu de dire qu'il a une mémoire remarquable, une grande rapidité de pensée servie par une facilité d'élocution que tout le monde admire. Son discours est un jet continu qu'entretient une source intarissable; il ne cherche pas sa phrase, elle lui arrive toute faite, toute habillée. Il n'est jamais pris au dépourvu, et vu sa grande facilité d'improvisation, il ne peut alléguer le défaut de préparation, car il est toujours prêt. Il excelle à tirer parti de l'idée du moment, à appliquer un texte ou un précepte à la fête, à la circonstance du jour. Il saisit rapidement tous les points saillants d'une question et les fait ressortir en termes clairs et précis.

Sa prédication, sans être véhément, est fort goûtée; elle plait et persuade, et est à la portée de tout le monde; elle est empreinte de l'onction épiscopale et a le caractère de dignité et de noble simplicité qui convient aux paroles d'un évêque. L'éloquence du prélat sera mieux goûtée encore que ne l'était celle du prêtre.

Ajoutons que, si l'avènement de M. le chanoine Fabre à l'épiscopat est salué avec joie par tous les catholiques de ce diocèse, c'est qu'à la fermeté des principes et à la solidité des doctrines, le nouvel évêque joint un esprit de paix et de conciliation, une bienveillance et une connaissance du monde qui seront d'une grande utilité dans les circonstances actuelles. Rome vient de manifester le désir que les esprits rentrent dans la voie de l'apaisement et de l'union. L'épiscopat de Mgr. Fabre va donc commencer sous d'heureux auspices, au milieu des réjouissances de tous les hommes de bonne volonté.

* *

Comme nous en émettions l'opinion plus haut, les biographies de M. David sont, de beaucoup, ce qu'il a fait de mieux. Dans ces rapides ébauches au courant de la plume, le trait est ordinairement net et bien accusé.

On a reproché à M. David d'être un peu uniforme dans les louanges, sans réserves, qu'il décerne à tous ceux qui lui ont fourni

les sujets de ces notices biographiques. On eût voulu qu'un miel il eût mêlé un peu de vinaigre. Pourquoi?

M. David, dans cette galerie où il fait figurer quelques-unes des personnalités les plus marquantes du clergé, de la politique ou des lettres, au Canada, n'a voulu que des physionomies sympathiques.

Il y a toujours, dans la vie des hommes mêlés aux agitations de la vie publique, quelque pures qu'aient été leurs intentions, certains points obscurs qu'il n'appartient qu'à l'histoire d'apprécier et d'éclaircir. Le biographe contemporain a tort, à mon sens, de risquer une appréciation personnelle trop exclusive sur des faits où il ne pourra manquer d'avoir de nombreux contradicteurs, et ne doit jamais déchirer le voile de la vie privée pour exposer aux yeux de ses lecteurs des ridicules ou des vices, dans le seul but de donner plus de piquant à son récit.

Telles qu'elles sont, les biographies de M. David nous semblent donner un aperçu suffisamment exact des sujets qu'elles traitent, et la lecture en est d'autant plus intéressante, à notre point de vue, qu'il ne s'y trouve absolument rien de nature à froisser la susceptibilité la plus chatouilleuse.

P. DE CAZES.

L'ARMÉE FRANÇAISE

Quelques détails intéressants sur les généraux, officiers et régiments qui ont figuré dans la grande revue du 2 juillet.

Voici comment le *Figaro* indiquait, le matin de la revue, l'ordre dans lequel le défilé aurait lieu :

LE DÉFILÉ

Le défilé aura lieu par peloton. Chaque bataillon d'infanterie comprendra quatre pelotons.

L'École de Saint-Cyr, qui est composée de huit compagnies, formera deux bataillons. Après leur défilé, nos futurs officiers feront une conversion à gauche, et, repassant au pied des tribunes, iront se placer à la droite de l'escorte du Maréchal, laissant un espace suffisant pour les officiers de l'armée territoriale. Ces derniers seront admis en tenue et seuls sur le terrain.

Mais occupons-nous du défilé dans son ordre successif.

Ce sera d'abord le général Hanrion, entouré de son état-major, qui commandera les deux bataillons de Saint-Cyr, ouvrant la marche. Le général Hanrion—un érudit—a succédé dans la direction de l'école spéciale militaire à M. de Gondrecourt, le général écrivain. Brave jusqu'à la témérité, il fut nommé, le 16 septembre 1870, au commandement d'une brigade de l'armée de Paris. En cette qualité, il se fit particulièrement remarquer à l'affaire de Bourget; son fils, jeune sous-lieutenant d'état-major, fut tué à ses côtés. Un témoin oculaire nous rapporte que le général Hanrion, les yeux baignés de larmes, étendit le poing dans la direction de l'ennemi sans proférer une seule parole.

L'éloge des bataillons de Saint-Cyr n'est plus à faire. A chaque revue, leur tenue, la régularité de leurs mouvements excite toujours l'admiration.

Après Saint-Cyr, viendra la brigade de réserve commandée par le général de Geslin, commandant la place de Paris et la subdivision de la Seine.

Sous ses ordres, seront placés quatre bataillons de la garde républicaine avec état-major et musique, deux bataillons de sapeurs-pompiers, le 6^e bataillon de chasseurs (qui se signala pendant la Commune de Marseille, où il enleva d'assaut la Préfecture avec le concours des marins du vaisseau la *Couronne*), et enfin, un bataillon du 72^e de ligne, qui, en Italie, s'est couvert de gloire sous les ordres du colonel Castex.

Après la brigade de Geslin défilera celle du général de Villers, commandant la place de Versailles et la subdivision de Seine-et-Oise.

Le général de Villers est un de nos meilleurs capitaines. Dès sa sortie de l'École militaire, sa bravoure, poussée jusqu'à la témérité, le fit remarquer par ses chefs. En 1870, il faisait partie de l'armée de Metz. A Gravelotte, ayant à peine huit cents hommes sous ses ordres, il n'hésita pas à pousser une charge brillante contre trois régiments de cuirassiers blancs.

Sa brigade est composée de deux bataillons de gendarmerie mobile, du 1^{er} régiment du génie, qui défilera avec seize voitures des parcs du génie, de deux bataillons de la 10^e division militaire (76^e et 89^e) et du 20^e escadron du train des équipages avec seize voitures.

Le 76^e de ligne est l'ancien régiment de Beaujolais, qui fut fameux pendant la guerre de Sept-Ans. On compte parmi ceux qui l'ont commandé : les Schouberg, les Maulévrier, les Brancas, les Durfort, les Choiseul-Praslin, etc. Lorsque la Révolution éclata, il fut placé sous les ordres de Dumouriez. Plus tard, il forma la 138^e demi-brigade et ensuite la 61^e. Son drapeau, qui avait déjà été décoré à Solferino, l'a été de nouveau à la bataille de Borny.

Le 89^e était primitivement le régiment Dillon-Irlandais. Il fut formé sous Louis XVI par le chevalier Dillon avec les Irlandais qui avaient suivi Jacques II en exil. Plus tard, il forma la 157^e demi-brigade de bataille, puis la 70^e. Sa conduite à Wagram et à Waterloo lui valut d'être mis à l'ordre du jour. Pendant la dernière guerre, il faisait partie de l'armée de Metz.

Le général de Brauer, qui viendra ensuite à la tête de sa division, est un de nos plus vieux et aussi l'un de nos plus aimables officiers-généraux. Si sa brusquerie dans le service le fait redouter des hommes placés sous ses ordres, en revanche, il est adoré des femmes, devant lesquelles il déploie des façons exquises. Il commandait une brigade à Metz sous les ordres du général de Cissey; sa division comprend les brigades Japy et de Bouillé.

La brigade Japy est composée des 24^e et 28^e régiments, précédemment placés sous les ordres du général Merle. Le général Japy est un de nos plus jeunes officiers-généraux.

Le 24^e de ligne est l'ancien Régiment-Royal. Ses officiers, qui appartenaient tous aux principales familles de France, prétendaient, comme tels, avoir le pas sur leurs camarades des autres troupes, et cette prétention leur attira de nombreux duels. A Malplaquet, son colonel, le duc de Rohan, ne voulant céder à personne le droit de marcher le premier à l'ennemi, s'élança le premier sur les batteries anglaises, une simple cravache à la main, en disant à ses hommes que le "Royal devait être toujours le premier à vaincre au combat comme en amour." Le régiment vainquit en effet, mais trois cents hommes seulement revinrent sains et saufs. Plus tard, le Royal forma la 46^e demi-brigade, dont les exploits furent nombreux lors de la seconde campagne.

Le 28^e de ligne était primitivement le Royal-Lyonnais. Lors de la Révolution, ce régiment forma les 53^e et 54^e demi-brigades de bataille, et plus tard la 89^e. A la bataille de Fleurus, la 53^e se distingua d'une telle façon, que le général Jourdain mit cette demi-brigade à l'ordre du jour. Le 28^e de ligne a, en outre, de brillants états de service en Algérie, en Crimée et pendant la guerre de 1870.

Le général de Bouillé, descendant du fameux général marquis de Bouillé, dont on se rappelle le dévouement à Louis XVI, est bien connu à Paris. Brillant militaire, d'une distinction parfaite, on sent de suite en le voyant qu'il met en pratique le vieil adage : "Noblesse oblige."

Sous ses ordres sont placés le 5^e de ligne et le 119^e. Le 5^e de ligne, un des plus vieux régiments de l'infanterie française, est l'ancien régiment de Navarre, qui prit part à toutes nos guerres antérieures à 1789.

Le 119^e est un régiment formé après la guerre avec les débris des régiments de la garde impériale. Si sa formation est récente, il compte dans ses rangs des officiers et des soldats qui ont pris part à nos guerres les plus importantes.

Passons à la 7^e division commandée par le général Duplessis.

On peut dire, sans se tromper, du général Duplessis qu'il a assisté à toutes les campagnes faites par l'armée française depuis quarante ans. Il a des réparties à la Bayard.

Un jour—c'est en Italie, je crois—il conduisait un bataillon à l'ennemi, et s'était porté à 200 mètres en avant pour observer les mouvements des Autrichiens.

Les balles et les boulets passaient en sifflant autour de lui. Un de ses officiers d'ordonnance finit par lui faire observer timidement que la place qu'ils occupaient était dangereuse.

—Comment, vous avez peur? mais ça siffle, et voilà tout! fit le général en imitant le bruit des projectiles.

Et il ne bougea point. L'officier, sans se fier mot, se tint à côté de son chef; quelques minutes après, il était blessé grièvement.

Le général Hartung, qui commande les 101^e et 102^e de ligne, est non-seulement un bon général, mais c'est encore un excellent administrateur. Cette qualité lui a valu d'être choisi par le dernier ministre de la guerre comme chef de cabinet.

Le général Noël, à sous ses ordres les 103^e et 104^e de ligne; après le 104^e, défilera la 8^e division, commandée par le général Garnier.

Le général Garnier, vieux brave, couvert de blessures, est adoré de ses subordonnés, qui l'ont surnommé "le papa Garnier." Lorsqu'il n'était que simple capitaine, il disait à tous : —J'ai mon bâton de maréchal; je suis incapable d'être autre chose que capitaine.

Cependant, les événements ont marché, et la prophétie du "papa Garnier" ne s'est pas réalisée, puisque le voilà général de division, et—ne lui en déplaise—un de nos meilleurs. Il a sous ses ordres les 15^e et 16^e brigades.

Le général Garnier a bravement conquis tous ses grades sur le champ de bataille, et il raconte volontiers les commencements difficiles de sa carrière.

Pendant la dernière campagne, inspectant, un matin, le front de bandière, il voit un jeune troupier, qui, de cuisine ce jour-là, se dépitait de ne pouvoir allumer son feu.

Le général s'approche, et lui tapant amicalement sur la joue :

—Tu ne sais pas t'y prendre, lui dit-il, regarde-moi faire... Tiens, mon garçon, en Crimée, c'est moi qui avais appris à allumer le feu et à faire la popote à *mosieu* Duvinage, mon ordonnance; et il n'avait pas son pareil au 5^e chasseurs à pied!

Et le voilà qui, après avoir refait entièrement le feu, confectionne le café devant les troupiers, qui regardaient, ébahis, le cuisinier à grosses épaulettes. Quand le breuvage fut confectionné :